



*Marcel et Janine Spada avec Francis Ponge
à Aquilea, près de Trieste, 1960.*

Marcel Spada à Palerme

La brièveté de ma contribution, offerte pour le volume dédié à Marcel Spada, ne correspond pas à la longévité d'un souvenir qui ne peut, bien sûr, qu'inclure également Madame Spada, sa précieuse compagne et Muse inspiratrice. Si, par la suite, j'ai également parlé de moi à certains moments, chose dont je vous prie de m'excuser, je peux seulement dire que cela m'a été nécessaire pour tisser une trame de souvenirs qui s'insèrent inévitablement dans mon passé.

Nommé directeur du Centre Culturel Français, Marcel Spada arriva à Palerme en 1963 et y resta jusqu'en 1966, trois brèves années qui, de par les traces qu'il a laissées par sa présence, aujourd'hui me semblent en réalité beaucoup, mais alors beaucoup plus longues.

Le siège du Centre Culturel Français se trouvait à cette époque au 15 Avenue de la Liberté, dans un beau palais style liberty, qui plus récemment a accueilli des activités commerciales moins gratifiantes.

Dans les salles situées à l'étage supérieur du bâtiment, se déroulaient les cours de langue et dans un vaste et confortable sous-sol, avaient lieu les conférences. La direction de Marcel Spada consolida le développement de l'intense activité du centre à cette époque et en marqua l'avènement et le succès dans la ville de Palerme.

Les différents cours étaient fréquentés par de nombreux étudiants (tant des lycéens que des universitaires) en plus des nombreuses femmes, plus ou moins jeunes, désireuses de reprendre ou de débiter l'étude de la langue française. Grâce à Marcel Spada, l'activité

de la bibliothèque fut également développée par la suite, avec l'augmentation des prêts et de ces lecteurs, toujours plus nombreux, qui s'arrêtaient pour lire dans les locaux mêmes du Centre.

Mais la consistance même de la bibliothèque fut surtout développée, avec l'acquisition de nombreux volumes, dont les titres soulignaient les choix originaux et raffinés de Marcel Spada. Il s'agissait pour la plupart, outre les immanquables « nouveautés », de textes critiques de grande qualité et de rare intérêt, concernant non seulement des auteurs parmi les plus connus et aimés de la littérature française, mais aussi des œuvres d'auteurs qui, d'ordinaire, trouvent peu de place dans les histoires littéraires.

Son intense travail quotidien, le directeur l'effectuait dans une petite et modeste salle, qui s'ouvrait au fond sur la vaste pièce qui faisait office d'entrée, de secrétariat et de salle de lecture, une petite pièce où sa présence était signalée par la lumière artificielle constamment allumée faite d'une luminosité suffisante. Toujours disponible et courtois, c'est là qu'il recevait tous ceux qui s'adressaient à lui pour des conseils « littéraires » ou des demandes relatives à la bibliothèque.

Et pour en revenir aux choix, il faut dire que ceux qui concernaient les personnes ou, mieux, les personnalités qui, durant ces années, furent invitées par M. Spada pour donner des conférences dans le cadre des activités du Centre, furent très satisfaisants. Quelques noms parmi d'autres : Leonardo Sciascia, Roland Barthes, Jules Vuillemin, Francis Ponge. Je dois admettre qu'après tant d'années, je ne me souviens pas à ce jour avec précision des dates et arguments, arguments en tout cas suggestifs et passionnants, suivis avec attention par un public toujours plus important et intéressé.

Avant cela, dans les années soixante, des professeurs Italiens avaient été appelés pour occuper la chaire de langue et littérature française de la faculté de Lettres de l'Université de Palerme. La charge de l'enseignement était confiée aux directeurs du Centre Culturel Français. A Francis Debyser succéda Marcel Spada qui, à partir de l'année universitaire 1963-1964, conserva ce poste durant trois ans.

Moi j'étais alors assistante titulaire auprès de la Faculté de Lettres et de Philosophie, mais je suivais avec intérêt et attention l'activité de la Faculté du Magistero, où par ailleurs, j'avais travaillé les années précédentes. Les cours de Marcel Spada étaient littéralement fascinants et passionnants, centrés en particulier sur le « merveilleux »

(dans la première moitié du 17^{ème} siècle pour les années 64-65 et sur « l'art du Conte de Perrault à Voltaire » pour l'année suivante). De ce dernier Cours, patiemment dactylographié et relié en carton bleu chiné, je conserve jalousement un exemplaire qui m'a été gracieusement offert avec une dédicace où apparaissait une citation de Jean Paulhan. Dans sa présentation, qui entend être une œuvre de vulgarisation pour d'évidentes exigences didactiques, le texte apparaît en réalité comme un creuset de culture raffinée, avec ses différentes citations et ses nombreuses références à de grands intellectuels historico-littéraires. A cette époque, de nombreux étudiants suivirent ces cours avec assiduité et enthousiasme, nombreux sont ceux qui choisirent parmi ces thèmes le sujet de leur mémoire de maîtrise.

Et c'est à moi ici d'ajouter encore que, justement, c'est précisément à Marcel Spada que je dois mon intérêt renouvelé et ma curiosité la plus vive pour le « merveilleux », qui est à l'origine d'une de mes recherches qui, par la suite, a donné naissance à certains de mes travaux, en plus de l'inspiration et de la matière, pour de nombreux sujets de mes cours universitaires.

Avec cette dernière remarque, j'ai simplement souhaité souligner à quel point la qualité et la valeur scientifique de Marcel Spada « professeur » ne sont jamais restées circonscrites dans le cadre de ces quelques années de professorat palermitain, mais ont au contraire constituées une précieuse et très durable « substantifique moëlle », riche de précieuses suggestions.

Marcel et Janine Spada étaient arrivés depuis peu à Palerme, quand, dans les locaux du Centre Culturel Français, ils furent présentés aux membres et à de nombreuses personnalités de la ville. Ce fut là et à ce moment que je les vis pour la première fois. L'extraordinaire affinité physique qui semblait comme les isoler, les rendre « différents » des autres, me frappa immédiatement. Seulement plus tard, je pus me rendre compte qu'à cette affinité physique correspondait et s'associait une semblable et non moins surprenante affinité intellectuelle qui les unissait et les enrichissait réciproquement. Malgré la délicatesse de leurs manières et leur courtoisie, au début j'eus quand même la sensation d'un certain détachement de leur part, d'une différence, qui justement me les faisait apparaître, pour ainsi dire, distants. Je pensai donc que, par la suite, je les aurais seulement rencontrés dans des circonstances officielles. Et je ne parviens pas aujourd'hui, après

tant d'années, à bien mettre en lumière les conditions de notre rapprochement réciproque qui a entraîné l'instauration d'une amitié non égratignée par la longue distance qui suivit.

Je me souviens bien toutefois, et avec beaucoup de nostalgie, des promenades communes, des visites aux monuments de la ville ou dans les environs comme, par exemple, celle au manoir des « monstres » de Bagheria. Et je me rappelle surtout de l'affectueuse hospitalité reçue dans leur passagère demeure palermitaine, rendue tellement accueillante et plus que jamais personnalisée, surtout grâce aux belles et insolites peintures de Janine Maschès. Que le talent de la maîtresse de maison s'étendît aussi à une autre forme d'art, l'art culinaire, j'eus aussi l'occasion de le constater lors de dîners, toujours raffinés et agréables, auxquels j'étais gentiment et affectueusement invitée. Il s'agissait souvent de dîners d'« après conférences », quand justement les prestigieux conférenciers invités à Palerme par Marcel Spada, étaient reçus dans son accueillante et chaleureuse demeure. Les conversations, toujours vives et intéressantes, se déroulaient accompagnées de délicieux plats préparés par la maîtresse de maison et je dois dire que je n'ai jamais réussi à comprendre comment, avec toutes ses tâches, elle réussissait encore à organiser et à préparer elle-même des dîners vraiment parfaits.

Ce qu'ensuite dans le domaine pour ainsi dire « privé » j'ai aussi toujours trouvé admirable chez mes amis les Spada, c'est l'heureuse union qu'ils réussissent à établir entre l'activité intellectuelle et la réalité quotidienne.

Marcel et Janine Spada ne sont plus retournés à Palerme, mais je sais bien qu'ils l'ont beaucoup désiré. Toutefois, malgré les longues années de distance, de Gand, où ils s'installeront après leurs années palermitaines, à Toulon, où ils résideront définitivement, ils sont toujours restés présents dans mon esprit et dans mon cœur.

Et enfin, je ne peux que me souvenir de l'affectueuse hospitalité reçue dans leur splendide « Clos Léopoldine », au Cap-Brun, où j'ai justement passé une inoubliable semaine au mois d'août 1967 ou, encore, d'une brève visite successive faite bien plus tard, en 1981, avec mon mari et ma fille. A cette occasion, Janine nous fit cadeau de la petite pousse d'un pin, qui mesurait alors plus ou moins une trentaine de centimètres, que nous plantâmes dans le jardin de notre maison de campagne. Aujourd'hui, celui qu'en famille nous appelons le « pin Janine » mesure plus de vingt mètres de haut et représente le symbole tangible et poétique d'une longue et toujours vive amitié.

Les trois brèves années que Marcel Spada a passé à Palerme ont eu un rôle décisif et certainement fécond pour son activité d'écrivain. C'est précisément durant ces années qu'il publia, de 1964 à 1966 plus exactement, trois de ses récits alors réunis dans un petit coffret artisanal : *Carnet italique*, *À la Fête la rouquine*, *Delta*. Tous trois seront plus tard intégrés au beau volume intitulé *À la Fête rouquine* (où le premier récit de 1964 prendra le titre de *Carnet Léopoldine*).

Mais si cela est la preuve la plus évidente et concrète, et pour ainsi dire « éditoriale », qu'il est possible de revenir à l'époque palermitaine de Marcel Spada, encore plus nombreuses et sous-entendues sont les empreintes laissées dans son œuvre d'écrivain non seulement par Palerme, évidemment, mais aussi par de nombreux autres lieux de la Sicile. On voit, par exemple, *Les Italies d'Eros* (Tête à tête, 2000), avec les dessins suggestifs de la fascination nocturne de Janine Machès, où l'on retrouve justement les « feuilles » : *Palerme*, *Don dell'Etna*, *Selinunte*. D'autres traces, insérées au contraire dans le contexte de la narration, que l'on retrouve aussi dans *Una volta a Caserta* ou dans *Sur un vers de Meli*, textes faisant tout deux partie du recueil *À la Fête rouquine*. Plus articulée, et toujours poétiquement évoquée, on retrouve la présence de la Sicile – l'antique et l'actuelle – dans le *Voyage d'Empédocle (Chronique d'un sudiste 1991)*, où justement on raconte une « petite aventure sicilienne ». Je reconnais que ce dernier ouvrage me semble particulièrement intéressant. Depuis le premier récit, qui a suscité en moi une émotion semblable à celle de la lecture de jeunesse du Grand-Meaulnes, au dernier, où l'activité du professeur d'Université tombe dans un hasard imprégné de « fantastique », se profile et se dévoile un parcours chronologico-existential traduit en prose poétique, dans lequel une véritable charnière est représentée par l'avènement de la figure de J., qui introduit dans la narration un sujet différent du précédent et solitaire « je », c'est-à-dire le « nous » de deux êtres, ou personnages, qui dès lors avanceront toujours ensemble.

Ces signes brefs et partiels qui se réfèrent uniquement et succinctement au « sud » sicilien de Marcel Spada, n'entendent pas « isoler » l'attention et l'admiration pour l'ensemble d'une œuvre qui cependant, dans ses différenciations, se présente comme absolument unitaire et cohérente ou, comme heureusement l'eut dit Francis Ponge à propos des récits de la *Fête rouquine*, exprime un « fonctionnement sans repos en circuit fermé ». Un circuit qui avance d'ailleurs dans le

cadre d'un parcours constamment oscillant entre rêve et réalité et aussi où la voix du plus pur imaginaire montre des formes et des contenus élitaires. Et ces happy few de mémoire stendhalienne, évoqués dans *Chronique d'un sudiste (A l'ombre des colombes)* sont et seront peut-être les plus fidèles et, paradoxalement, les plus nombreux lecteurs de Marcel Spada, que j'ai volontairement et simplement appelé « écrivain », car je pense que, somme toute, il est moins réducteur de définir comme ça un auteur qui est, à la fois et indissociablement, narrateur et poète.

Anna Maria RUBINO CAMPINI

Traduit de l'italien par Cindy Doneda et Adrien Vezzoso